

une partie de nos célébrités canadiennes. Et comment douter du succès de l'artiste qui puisera ses inspirations à la double source de l'amour de son pays et de celui de son art ?

Je ne saurais descendre, messieurs, sans dire un mot de notre littérature et des causes qui en ont retardé les progrès.

Du moment où le Bas-Canada fut doté d'institutions représentatives, la plupart de nos hommes éminents furent entraînés, souvent contre leur gré, dans la vie publique. Les préoccupations politiques absorbèrent toute leur attention, comme les luttes dans lesquelles ils se trouvèrent engagés, absorbèrent tous leurs loisirs. Si la vie de nos pères, sous la domination française, se passa à combattre les ennemis du dehors, celle de leurs descendants se consuma depuis à combattre les ennemis du dedans, je veux dire ceux de nos institutions. Cette vie militante n'était guère propre à favoriser le développement des goûts littéraires et les progrès des lettres. Est-ce à dire que pendant cette période le Canada fut déshérité de toute littérature et que nos hommes publics furent tout à fait étrangers aux lettres et insensibles à leurs charmes. Non sans doute, l'éloquence politique, cette éloquence que les anciens nommaient vraiment oratoire, cette éloquence dont la soudaineté de parole est le premier mérite et qui ne peut fleurir que dans les États libres, a été cultivée avec succès parmi nous dès le commencement de l'ère constitutionnelle. L'histoire nous a conservé le nom de deux de nos hommes politiques dans l'enceinte parlementaire et qui devinrent éminents chacun dans le genre oratoire qui lui était particulier. L'un se distingua surtout par une argumentation pressante et par cette dialectique serrée, considérée de tout temps comme le nerf de l'éloquence ; c'était le caractère de M. Pierre Bédard. Mais pour que son talent oratoire pût acquérir tout le développement dont il était susceptible, il lui fallait la chaleur du débat, l'excitation de la lutte. Ce n'est que quand il prenait part à la discussion de quelque grande question qui l'intéressait à un haut degré, que cette puissance irrésistible de logique, que les contemporains se sont accordés à lui reconnaître, se montrait dans toute sa force et son éloquence dans tout son éclat.

Un autre orateur doué d'une stature athlétique, d'une voix tonnante, entraînait ses auditeurs par une éloquence dont la véhémence égalait, si elle ne surpassait la vigueur du raisonnement. Ses succès oratoires dont ses contemporains parlaient avec orgueil, l'avaient placé à la tête de cette phalange patriotique qui combattait alors pour faire jouir leurs compatriotes des avantages du régime constitutionnel que les Fox, les Pitt et autres membres illustres du parlement anglais avaient voulu leur assurer. Ces avantages, les adversaires de nos institutions nous les disputaient avec acharnement, prévoyant que nous nous en servirions comme d'un bouclier, pour protéger ces

mêmes institutions. Dans l'orateur dont je viens de parler, vous avez tous reconnu M. Papineau, l'ancien. L'héritage d'éloquence et de patriotisme qu'il a laissé, a été soigneusement recueilli et religieusement conservé par celui que la providence en a fait le dépositaire et qui l'a agrandi de toute la puissance de son talent oratoire. Le temps me manque pour parler des orateurs plus modernes qui ont jeté un si grand éclat sur la tribune politique. Quelques-uns de nous ont été témoins de leurs succès oratoires, que des Européens littéraires ont admirés.

Mais que restera-t-il de toute cette éloquence ? Quelques lambeaux épars ça et là dans les journaux, et qui ne donneront qu'une faible idée des improvisations brillantes de ces orateurs. Et que reste-t-il de celle des Gracques, des Phocions, des Hortensius et de tant d'autres dont les discours ne nous sont pas parvenus ? Qu'en reste-t-il ? un souvenir, mais un souvenir immortel ! N'est-ce pas une assez belle récompense du talent oratoire ? Si les autres genres de littérature n'ont pas fait, pendant longtemps, plus de progrès que ne le permettait l'état de la société, ils n'ont pas été entièrement négligés, et des Essais en prose ou en vers en fournissent la preuve. Mais ce n'est qu'à une époque assez récente que l'on a publié en Canada des ouvrages littéraires de quelque étendue, productions qui ont valu à leurs auteurs de la part de critiques européens de justes éloges. Ce mouvement littéraire, imprimé à notre société depuis quelques années, ne s'arrêtera pas ; au contraire, il ne peut aller qu'en croissant, favorisé comme il l'est par des institutions telles que celles du Cabinet de lecture Paroissial : ses commencements, à la vérité, ont été bien modestes, mais ce grain de sénévé, pour me servir de l'expression prophétique de M. le Supérieur du Séminaire, s'est développé rapidement et a produit un bel arbre dont les branches s'étendent au loin et qui, de son ombre tutélaire, abritera une littérature forte, sérieuse et morale, qui perpétuera, parmi nous, les traditions du bon goût trop souvent outragé dans quelques-unes des productions du jour. Cette littérature, en inspirant l'amour du pays, inspirera celui de ses lois et de ses institutions ; ce sera une littérature digne d'un peuple libre, car la véritable liberté repose sur la triple base de la religion, des lois et des lumières. Cette littérature élevée, nous en serons redevables d'abord aux fondateurs du Cabinet de lecture, messieurs les Sulpiciens de Montréal ; nous la devons encore à ceux qui ont contribué à l'érection de ce monument que nous inaugurons ce soir ; à ceux qui, par des essais intéressants ou des discours éloquents, contribueront dans l'avenir, comme ils l'ont fait dans le passé, à donner aux séances du Cabinet un intérêt toujours nouveau ; enfin, nous serons encore redevables de ce bienfait à vous, messieurs, qui viendrez encourager de votre approbation les efforts des jeunes littérateurs, et surtout, à vous mesdames, dont le goût toujours si pur, le tact toujours si fin et le senti-